

pag. 163 e segg.; G. LANZA: *Memorie, appunti ecc.* cit., pag. 17.

(142) A questo Principe infatti la Marchesa aveva legato nel suo primo Testamento del 20 agosto 1858 (art. 9) la Villa di Moncalieri « con tutte le sue dipendenze e i mobili ».

(143) Cfr. G. LANZA: *La Marchesa ecc.*, cit., pag. 52 e 91.

(144) F. CRISPOLTI: *Il cinquantenario ecc.*, cit.

(145) Sebbene, come vedremo, la Marchesa Giulietta abbia distrutto tutte le sue carte, ci sono rimasti di Lei appunti, memorie, lettere che furon pubblicate dopo la sua morte dal Padre GIOVANNI LANZA: *Memorie, appunti e pensieri ecc.*, cit.; *Marchesa Giulia Falletti di Barolo ecc.*, cit.; *Lettere a Silvio Pellico* cit. Ricorda il CANONICO (*Sulla vita intima ecc.*, cit., pag. 21) che il Guerrazzi, avendo trovate bellissime due novelle pubblicate in francese senza nome d'autore, le tradusse in italiano, elogiandole: tali novelle erano della Marchesa di Barolo.

(146) *Album di disegni della Marchesa Giulietta di Barolo*, in Archivio dell'Opera Pia Barolo.

(147) Camillo Cavour doveva già essersi compromesso con i suoi spiriti liberali agli occhi della Marchesa Giulietta parecchi anni prima, se il 2 ottobre 1832 Le diresse da Torino la seguente lettera:

*Alla Marchesa Giulia Falletti di Barolo*

*Vigna Barolo*

« Madame, (Turin, 2 octobre 1832)

« Ce n'est que hier, à mon retour de Grinzane, que la lettre, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'a été remise. Il m'a été impossible de ne pas éprouver, en la lisant, une vive douleur, et aussi, permettez moi de vous le dire, un sincère étonnement.

« J'ai, avec conscience, fait l'examen de l'état moral dans lequel je me trouvais lorsque je vous ai écrit cette triste lettre, qui a eu le malheur de vous faire de la peine, et je vous assure que, loin de retrouver un principe quelconque d'irritation, je n'ai éprouvé pour vous que les sentiments qui m'animent toujours, l'affection la plus vraie, une profonde estime, et surtout la plus vive reconnaissance pour les mille preuves d'amitié que vous n'avez jamais cessé de me donner, parmi lesquelles je place au premier rang la généreuse tolérance, que, de tous tems, et plus particulièrement dans des circonstances pénibles pour vous, vous avez accordée à mes opinions. Comment, Madame, pourrais je jamais être irrité contre vous, qui êtes la seule personne, professant d'autres principes que les miens, qui m'ait continuellement donné des marques d'un vif intérêt pour tous les petits chagrins que ceux-ci me faisaient éprouver? Pour être irrité contre vous, il faudrait que je fusse un fou, un sot ou un ingrat, et certes je ne dois être rien de tout cela: il me reste assez

d'intelligence pour apprécier tout ce que votre manière d'agir en matière politique avec moi a d'aimable et de bon, et assez de coeur pour en être vivement reconnaissant. Je vous supplie donc, Madame, de vous persuader, que, quelque ait pu être ma pensée en vous écrivant, l'idée d'irritation n'existait pas en moi, et celle de vous faire de la peine ne pouvait se présenter à mon esprit, car elle m'aurait fait horreur. Mais pour tâcher de vous le prouver autant qu'il me l'est possible, je vais vous exposer, sans détour, quel était mon état moral lorsque je vous ai écrit ce que je croyais n'être tout simplement que d'assez plates plaisanterie sur mes fonctions syndicales, et mon nouvel état d'humilité. Lorsqu'on se jette tout jeune dans le monde et la politique, et qu'on y apporte un coeur neuf et un esprit orgueilleux, il n'est pas étonnant qu'on ne se livre aux plus décevantes illusions de vanité, de célébrité, de gloire, d'ambition et de ne sais-je que d'autre encore. J'ai donné pour ma part pleinement là dedans, et je vous avouerai, au risque de vous faire longtems rire de moi, qu'il y a eu (un) tems où je ne croyais rien au dessus de mes forces, où j'aurais cru tout naturel de me réveiller un beau matin Ministre dirigeant du Royaume d'Italie. La tension violente que l'état pénible où je me suis longtems trouvé avait fait éprouver à mes sentiments, a puissamment contribué à entretenir cette illusion chez moi plus longtems que de raison n'était, mais privé, dans de moments difficiles, des appuis ordinaires qui nous soutiennent au début de notre vie, l'aide d'un orgueil surexcité m'était indispensable pour ne pas faiblir. Il y avait un tel absurde dans ces illusions, qu'il m'a fallu les abandonner dès que je me suis trouvé un mois de suite dans une position un peu calme. Je ne nierai pas que cette destruction d'une série d'idées, qui m'avaient été chères longtems, ne m'ait causé assez de peine; mais à présent c'est à peu près fini; seulement de tems en tems quelques souvenirs mal effacés me donnent un peu d'humeur; mais, comme je suis un peu moqueur, quelle que soit ma mauvaise humeur, je finis toujours par me moquer de moi-même, et du ridicule que présentent ces illusions de jeunesse. Il est vrai que mon syndicat m'a un tant soit peu tracassé par le sot contraste que je ne pouvais l'empêcher de faire entre ce que je suis et ce que je croyais devoir être. Mais dans le moment que je vous écrivais, je vous assure que ce qui dominait chez moi, c'était un besoin de me moquer de moi-même. Il s'est bien tristement manifesté ce besoin de plaisanterie puisqu'il a pu me faire faire une chose qui vous a causé de la peine. Il me serait dorénavant odieux, et je le bannirais de mon esprit, si je n'espérais que ma confession franche et sincère ne m'obtiendra votre pardon, et n'effacera de votre esprit la mauvaise impression que des phrases, que j'ai sottement construites, et qui réveillaient d'autres idées que celles que j'y attachais, ont produites.